

L'HOMME QUI VEUT FAIRE LE MÉNAGE.

CONTE NORVÉGIEN DE SLIPPE, CANTON DE VALDERS.

Il y avait une fois un mari querelleur et tracassier, qui ne trouvait jamais que sa femme fit assez de besogne dans la maison. Un soir qu'il revenait de faucher, il gronda et cria si fort que sa bonne femme lui dit :

— Allons, père, ne sois donc pas si malin. Veux-tu que demain nous changions de besogne ? Tu prendras ma place à la maison, et moi, j'irai faire ton ouvrage dans les champs.

L'homme y consentit de grand cœur, riant de cette naïveté.

— Belle besogne ! se disait-il. Dix femmes ne font pas, en un jour, autant de travail qu'un seul homme.

Le lendemain donc, de bon matin, la femme partit pour les prés, la faux sur l'épaule. Le mari voulut d'abord faire du beurre ; mais après avoir battu la crème pendant quelques minutes, il se sentit altéré, et descendit à la cave pour tirer de la bière. Pendant que sa chopine se remplissait, il entendit qu'un cochon entrât dans la maison, et, craignant qu'il ne renversât la baratte, il courut le chasser, sans prendre le temps de remettre la quille. Mais la baratte était déjà renversée, et le pourceau barbotait dans la crème, qui rigolait sur le pavé. À ce tableau, notre homme entra dans une telle colère qu'il oublia la tonneau de bière et se mit à poursuivre le cochon à toutes jambes. Quand il l'eut atteint, il lui asséna un si violent coup qu'il l'étendit roide mort à terre. Il remarqua alors qu'il avait encore le fausset en main, et il se hâta de descendre à la cave ; mais il était trop tard, toute la bière avait coulé hors du tonneau. Un peu confus, il entra dans la laiterie, et, trouvant encore assez de crème pour remplir la baratte, il recommença à faire du beurre pour le dîner. Après avoir baratté un quart d'heure, il se souvint que la vache était encore à l'étable, et qu'il ne lui avait rien donné, ni humide ni sec, quoiqu'il fût déjà tard. Comme il n'avait pas le temps de la mener au pâturage, il prit le parti de la faire monter sur le toit, car la cabane était couverte en gazon, et l'herbe en était haute et épaisse. La maison étant appuyée contre un coteau, il suffisait de l'unir au faite par une planche pour que la vache pût arriver sur le toit. Mais notre homme n'osa quitter la baratte, car le veau courait et cabriolait tout alentour, et il était à craindre qu'il ne la enlât. Il prit donc cette baratte sur son dos en allant faire boire la vache, avant de la mener sur le toit. Mais quand il se baissa pour tirer de l'eau, la crème lui tomba dans le cou, puis coula dans le puits. Cependant midi approchait, et il n'avait pas encore de beurre. Il résolut alors de faire de la bouillie, et il suspendit dans l'âtre une marmite pleine d'eau. Puis, songeant tout à coup que la vache pourrait faire une chute et se casser les membres, il monta près d'elle pour l'attacher, et il lui passa autour du cou une corde dont il eut soin de laisser tomber un bout par la cheminée, afin de se le lier autour de la jambe, car l'eau bouillait déjà dans la marmite, et il avait à broyer le gruau. Comme il était ainsi occupé, s'évertuant à réparer le temps perdu, la vache fit une chute, et son poids tira brusquement l'homme par le tayan de la cheminée. Il y resta suspendu, criant comme un possédé et se battant avec les murs noirs de suie, tandis que la bête planait entre ciel et terre. La femme, qui avait longtemps attendu que son mari l'appelât pour dîner, perdit enfin patience : elle se douta de quelque mésaventure ; et elle revint à la maison. Quand elle vit la vache dans cette triste position, sans pouvoir comprendre ce qui était arrivé, elle se hâta de couper le corde avec la faux, et au même instant l'homme, dégringolant dans la cheminée, tomba la tête dans la marmite. Il en eut assez de cette expérience : le lendemain, il alla faucher.

On se rend agréable dans la conversation, quand on écoute volontiers et sans jalousie, et qu'on laisse avoir de l'esprit aux autres.

Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie ; les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est impiété.

LE RÊVE D'UNE JEUNE FILLE.

L'alouette, au matin, répondant la première,
S'élève du sillon pour héler la lumière ;
C'est l'heure où, sur nos yeux, la langueur du sommeil,
Prête à s'évanouir, lutte avec le réveil,
Où les songes légers que l'aube fait éclore,
Se lèvent de nos cœurs, riants comme l'aurore
Où déjà transparents, nos rêves ne sont plus
Qu'un fantôme animé de nos désirs confus !
J'avais laissé bien loin les cenciels de la vie ;
Je touchais à la rive, et voyais sans envie
Mille fraîches beautés éclore en leur saison,
A ce soleil, pour moi, si bas à l'horizon !
L'espoir qui les guidait, en les trompant sans cesse,
N'était plus dans mon cœur qu'un parfum sans ivresse.
Le mien, d'un monde à l'autre, avait déjà monté ;
Immuable il planait dans l'immortalité !
Mais un astre plus pâle, et dont l'éclat que j'aime
Prête, comme la lune, un jour à la nuit même,
Le souvenir, durant les sentiers du lointain,
Rappelait mes regards du côté du matin,
Et, ramenant pour moi de chères existences,
De tombeaux en tombeaux me marquait les distances ;
Mes regrets adoucis s'y posaient sans frémir.
Ils dorment... auprès d'eux j'irai bientôt dormir.
Ces regrets qu'en marchant nous laissons en arrière ;
Ces vides que la mort fait dans notre carrière ;
Ces blessures du temps sont moins tristes le soir.
On est plus près de l'heure où l'on doit tout revoir,
Et chaque amour éteint, chaque amitié ravie,
Semble un gage de plus qu'on jette à l'autre vie !

Mon front avec candeur portait ses cheveux blancs ;
Je ne rongissais pas de ces traces des ans,
Les vieux jours ont leur neige aussi qui les décore ;
Le couchant d'un ciel pur n'en vaut-il pas l'aurore ?
Chaque ride à mon front ajoutait un respect ;
La majesté du temps parlait dans mon aspect ;
Les enfants à mon col aimaient à se suspendre,
Montaient sur mes genoux et pleuraient d'en descendre.

LES VOYAGEURS.

A beau mentir qui vient de loin. C'est en effet là le privilège de tous les voyageurs. Méfiez-vous donc des récits qu'ils vous font, et craignez d'être pris pour leur dupe. Un voyageur qui disait avoir parcouru les quatre parties du monde racontait que, parmi les curiosités qu'il avait rencontrées, il en était une dont aucun auteur ne faisait mention. Cette merveille, disait-il, était un chou si grand, si élevé, que, sous chacune de ses feuilles, cinquante cavaliers armés pouvaient se ranger en bataille, et faire l'exercice militaire sans se gêner le moins du monde. Quelqu'un qui l'écoutait ne s'amusa point à réfuter cette rêverie, mais dit avec un grand sang-froid, qu'il avait aussi voyagé, et qu'il avait été jusqu'au Japon, où il n'avait pas vu sans surprise plus de trois cents ouvriers qui travaillaient à fabriquer un chaudron, et cent cinquante hommes occupés dedans à le polir. « Mais à quoi pouvait servir cet énorme chaudron ? dit le voyageur. — C'était sans doute, lui répondit l'autre aussitôt, pour faire cuire le chou dont vous venez de nous parler. »